



Bataille de Wagram.

golstadt commande le centre entièrement composé des contingents allemands : avec les forces de la Bavière et du Wurtemberg, il va renouveler les exploits des soldats de la France ; les Allemands se montrèrent dignes de sa confiance.

Suivant les instructions de l'Empereur, Davoust et Masséna s'avançaient à marches forcées ; le premier attaqua sur la route les ennemis à Thaan, le second à Pfaffenhofen ; les Autrichiens abandonnèrent leurs positions ; le centre de l'archiduc se trouvait forcé ; Davoust se mit en communication avec Lefebvre.

Napoléon jugea qu'il pouvait attaquer à son tour. A la tête des Bavaois et des Wurtembergeois, il se précipita sur l'aile gauche de l'ennemi, composée des divisions de l'archiduc Louis et du général Hiller. Ses calculs avaient été faits avec tant de précision, que Davoust parut à point nommé pour tenir en échec les autres corps autrichiens, et que Masséna se présenta pendant la bataille sur les derrières de l'archiduc Louis.

Les troupes de la confédération, fières d'être conduites par Napoléon, combattirent avec une valeur opiniâtre. Les Autrichiens perdirent huit mille hommes faits prisonniers, huit drapeaux et douze

pièces de canon. Cette victoire, remportée près d'Abensberg, le 20 avril, rompit la ligne des Autrichiens. Elle était due aux efforts des troupes confédérées. L'empereur leur en témoigna sa reconnaissance.

-- Je regrette vivement, dit-il aux officiers, de ne pas savoir assez d'allemand pour remercier moi-même ces braves soldats, dans leur langue maternelle.

Le flanc gauche des Autrichiens se trouvait à découvert : Napoléon résolut de l'achever ; le lendemain, 21, il l'atteignit à Landshut, la culbuta de nouveau, et lui prit trente pièces de canon, six cents caissons attelés, trois mille voitures de bagages et dix mille prisonniers.

Se retournant aussitôt vers le centre de l'aile droite, réunis sous le commandement de l'archiduc Charles, entraînant avec lui le corps de Lannes, celui de Masséna et les Wurtembergeois, ralliant à lui Davoust, il rencontra le 22, à midi, l'armée autrichienne, réunie au nombre de cent mille combattants, d'Eckmühl à Ratisbonne.

Toutes les forces dont pouvait disposer l'empereur ne se montaient qu'à soixante-dix mille hommes, dont une partie n'était pas encore arrivée sur le champ de bataille.

L'archiduc croyait n'avoir affaire qu'au corps de Davoust ; il voulut forcer le passage pour opérer sur les derrières de Napoléon qu'il supposait à la poursuite de l'aile gauche. Davoust, se défendant avec l'opiniâtreté qui lui était propre, donna le temps à toutes les troupes qui accouraient de prendre position ; et bientôt la bataille devint générale.

Elle forme sans contredit un des plus beaux épisodes des grandes guerres de Napoléon. Cent mille hommes furent chassés de toutes leurs positions par des troupes inférieures en nombre et qui, arrivant successivement sur le champ de bataille, occupaient avec une régularité mathématique la place qui leur était assignée.

Rien ne fut donné au hasard ; tous les mouvements se combinèrent avec une précision et un ensemble qui firent autant d'honneur au sang-froid du soldat qu'à la science du général.

Les Autrichiens ne se défendirent que pendant trois heures ; leurs pertes furent immenses : une grande partie de leur artillerie, quinze drapeaux et vingt mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Fran-

çais. Davoust, décoré d'un titre nouveau emprunté à cette bataille, fut créé prince d'Eckmühl.

Le jour suivant, les Autrichiens tentèrent d'arrêter la marche du vainqueur, en laissant derrière eux une forte garnison à Ratisbonne. La ville n'avait qu'une vieille enceinte de murs ; mais les Autrichiens faisaient un feu terrible ; l'infanterie française s'arrêta en désordre, lorsque l'impétueux duc de Montebello saisissant une échelle, la dressa contre la muraille, en criant à ses soldats :

— Je vous ferai voir que votre général est encore grenadier.

Entraînée par son exemple, la troupe se précipite, franchit le fossé et pénètre par la brèche. Le jeune Labédoyère s'y montre le premier, renverse les ennemis : les Français sont maîtres de la ville.

Ce fut pendant cette dernière attaque que l'Empereur, assis sur un tertre, et causant avec Duroc, fut frappé au pied par une balle amortie.



— Ce ne peut être, dit-il froidement, qu'un Tyrolien qui m'ait ajusté de si loin. Ces gens sont forts acroïts.

En un instant le bruit se répand que l'Empereur est blessé ; de tous côtés aussitôt, les troupes quittent leur rang, les soldats l'entourent, témoignant la plus vive inquiétude : il put voir quels étaient pour lui les sentiments de son armée.

A peine donna-t-il le temps au premier chirurgien Yvan de le panser ; et remontant à cheval, il parcourut tous les rangs au milieu des

cris d'enthousiasme. Comme ses officiers lui faisaient quelques représentations sur la témérité avec laquelle il s'exposait :

— Que voulez-vous, répondit-il, il faut bien que je voie ce qui se passe.

Tous les hommes de guerre parlent avec admiration de cette campagne de cinq jours, commencée dans des conditions si défavorables, achevée par des succès si éclatants.

Napoléon, à son arrivée, trouve son armée compromise et l'ennemi partout menaçant. Encore quelques heures, et le centre était écrasé, ses deux ailes entourées ; le premier revers détachait des Français les princes allemands de la confédération, faisait prononcer la Prusse et peut-être la Russie : la face de l'Europe était changée.

Napoléon se montre et toutes les fautes de son lieutenant sont éparées : ses forces éparpillées sur le Danube se concentrent, et par une suite de manœuvres audacieuses, des troupes inférieures en nombre abordent sur tous les points la formidable armée de l'archiduc dans toutes les rencontres, et rejettent l'ennemi derrière le Danube : l'archiduc gagne rapidement la Bohême.

L'empereur d'Autriche, plein d'une aveugle confiance, s'était rendu, avec sa cour, à Scharding, pour assister au triomphe de ses armées, et négocier avec les princes allemands. Trompé encore une fois dans ses espérances, il reprit honteusement le chemin de Vienne. Napoléon l'y suivit bientôt.

Mais les débris de l'archiduc Louis et du général Hiller, restés sur la rive droite du Danube, tentèrent de défendre la route de la capitale.

Retranchés derrière la Traun, au château, et sur les hauteurs d'Ebersberg, les Autrichiens, au nombre de trente mille hommes, avec quatre-vingts pièces de canon, occupaient une position formidable. Il fallait franchir un pont de cent toises aboutissant à une ville fermée, couronnée par des hauteurs et commandée par un château.

L'impétuosité de Masséna triompha de tous les obstacles. Son avant-garde se présentant à l'improviste, culbuta trois bataillons autrichiens restés en avant du pont, les poussa jusqu'à la ville, enfonça la porte qu'ils avaient fermée derrière eux, et se logea dans les premières maisons du faubourg.

Deux autres brigades vinrent les joindre, Hiller s'aperçut bientôt

qu'il n'avait affaire qu'à une seule division : il la fit attaquer par toutes ses troupes.

Pendant trois heures, les Français, retranchés dans les maisons, se défendirent en désespérés. Deux régiments les rejoignirent : alors, reprenant l'offensive, ils refoulèrent les Autrichiens, marchèrent au château, forcèrent les portes et massacrèrent la garnison.

Pendant le reste du corps de Masséna se présentait ; Hiller fit mettre le feu au pont. Pour prévenir l'incendie, ceux qui voulaient le passer furent obligés d'en couper les premières travées.

Sept mille Français avec quatre pièces de canon restaient dans la ville, exposés aux attaques de toute l'armée ennemie : ils luttèrent avec une constance inébranlable, repoussèrent trois fois à la baïonnette les masses autrichiennes, jusqu'à ce que le pont, rétabli, permit au reste de l'armée de pénétrer dans la ville.

Hiller fit une retraite désastreuse après avoir perdu douze mille hommes ; Napoléon arriva aux derniers coups de canon. Rien ne pouvait empêcher les Français d'entrer à Vienne. L'Empereur se présenta sous les murs de cette ville le 10 mai, vingt-sept jours après son départ de Paris.

L'archiduc Maximilien, avec une garnison de quinze mille hommes, tenta vainement de défendre la ville.

Dix-huit cents obus lancés par les assiégeants eurent plus d'effet que les tentatives désespérées du gouvernement. L'archiduc évacua la ville dans la nuit du 11, et le lendemain matin se présentait à Schoenbrunn, quartier-général de l'empereur, une députation qui demandait merci. Elle fut accueillie avec bienveillance ; une capitulation honorable pour les Viennois fut consentie, et le 13 au matin, les troupes françaises entrèrent dans la capitale de l'ennemi.

Les rapides succès de Napoléon sur le Danube réagissaient heureusement sur les opérations militaires de ses lieutenants. Au moment où l'archiduc Charles s'était montré dans les plaines de Ratisbonne, son frère, l'archiduc Jean, descendait dans le Frioul, à la tête de cinquante mille hommes.

Eugène, qui commandait l'armée franco-italienne, ne comptait sous ses ordres que quarante-cinq mille combattants. Il marcha au-devant des Autrichiens, et les attaqua le 16 avril, entre Sacile et Pordenone cette première rencontre ne lui fut pas favorable.

Après une lutte meurtrière, l'armée française fut obligée de reculer avec une perte de sept mille hommes : Eugène se retira en bon ordre sur l'Adige et occupa la forte position de Caldiero.

L'archiduc l'y suivit, attaqua son aile droite composée des Italiens, qui se montrèrent les dignes compagnons des vétérans de la grande armée, lorsqu'au milieu de l'engagement, le canon se fit entendre dans la direction de Vienne.

Les Autrichiens, pleins de joie se persuadent que ce sont les insurgés du Tyrol qui font une diversion sur l'aile gauche de leurs adversaires ; l'alarme est au camp italien ; mais bientôt plusieurs courriers se présentent et l'on apprend que c'est le canon de Vérone qui annonce les glorieux succès de l'empereur. La bataille d'Eckmühl sauvait l'Italie.

En même temps des ordres pressants de l'empereur d'Autriche rappellent l'archiduc : il se décide à la retraite le 1^{er} mai. Eugène le suit avec ardeur, l'atteint le 8 au passage de la Piave, culbute son armée, lui tue dix mille hommes, et venge dignement les désastres de Sacile.

Pendant plusieurs jours les Autrichiens, poursuivis de près, ne se sauvent qu'en laissant entre les mains de leurs adversaires des canons et des prisonniers.

Le 18, Eugène occupe Trieste ; le 20, il force la position de Tarvis ; le 22, il s'empare de Laybach et fait quatre mille prisonniers. L'archiduc, toujours fuyant, éprouve des défaites journalières, et parvient enfin le 26 à gagner la Hongrie : Eugène opère en Styrie sa jonction avec la grande armée.

En Pologne se trahissait le mauvais vouloir de l'allié sur lequel Napoléon comptait avec tant de bonne foi. Alexandre montrait clairement qu'elle était la sincérité des promesses d'Erfurth. Cent cinquante mille Russes devaient appuyer les opérations des Français sur la Vistule ; il s'en présenta quinze mille sous les ordres du prince Gallitzin.

Et encore reçurent-ils l'ordre de ne pas dépasser la Vistule ni les pays à la hauteur de Cracovie. C'était plutôt un corps d'observation prêt à profiter du moindre revers des Français, qu'une troupe alliée destinée à seconder leurs mouvements.

L'archiduc Ferdinand avait, le 15 avril, envahi le grand duché

de Varsovie avec une armée de quarante mille hommes, traînant quatre-vingt-quatorze bouches à feu.

Les troupes saxonnes et polonaises, sous les ordres de Poniatowski, ne comptaient que douze mille hommes.

Elles osèrent cependant attendre l'ennemi à Raszyn, à quatre lieues de Varsovie, et le combattirent pendant toute la journée du 19, Mais le lendemain, la cavalerie et l'artillerie saxonnes, ayant repris la route de leur pays, Poniatowski dut renoncer à défendre Varsovie, pour laquelle il obtint une capitulation des plus honorables.

Transportant sa petite armée sur la rive droite de la Vistule, il se plaça fièrement en face de Varsovie, décidé à poursuivre une guerre nationale que secondaient avec empressement les populations environnantes.

Dans plusieurs attaques partielles il réussit à battre des corps détachés de l'armée ennemie : à la suite d'une de ces rencontres, il enleva un courrier autrichien, porteur d'une lettre par laquelle le général russe Gortzakoff félicitait l'archiduc, et lui manifestait le désir et l'espoir de coopérer bientôt à ses succès. Cette lettre, transmise à Napoléon, fut par lui expédiée à Saint-Pétersbourg. Gortzakoff fut rappelé pour expier sa maladresse.

Poniatowski poursuivait vivement la guerre, secondé par Sokolniki, Dombrowski et Zayonchech, ancien aide-de-camp de Bonaparte en Egypte. Les noms de ces généreux patriotes appellent sous les drapeaux une foule d'habitants, et multiplient les efforts.

Poniatowski s'empare de Lublin ; Sokolniki fait capituler la garnison autrichienne de Sandomirz, fait deux mille deux cents prisonniers et prend vingt pièces de canon ; Zamosz est enlevé par le général Pelletier qui prend deux mille Autrichiens et soixante bouches à feu.

L'armée nationale, maîtresse de la communication de Lemberg sur Cracovie, menaçait la Hongrie par les revers des monts Krackacks. Si les Russes secondaient ses efforts, c'en serait fait de l'archiduc. Poniatowski dépêcha vers le prince Gallitzin le général Pelletier, pour l'inviter à se joindre aux Polonais.

Gallitzin remit à cet officier un ordre qui prescrivait à Souwaroff de se porter en avant, et en même temps il envoyait à ce der-



nier un aide-de-camp qui lui disait de regarder cet ordre comme non avenu.

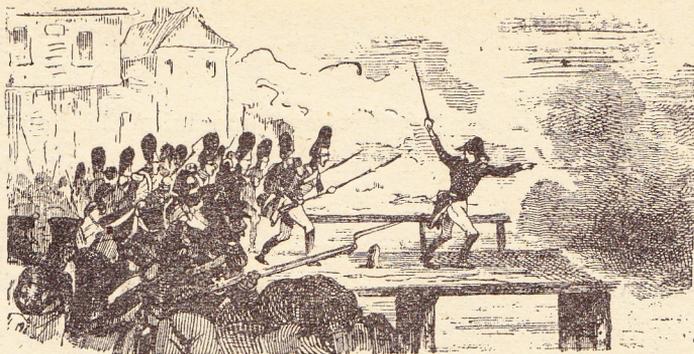
Souwaroff, pressé par le général Pelletier, lui répondit franchement qu'il ne voulait pas passer pour un lâche à ses yeux, et il lui donna connaissance de la seconde dépêche de son chef.

Ces indignes trahisons n'arrêtèrent pas toutefois les succès des Polonais : l'archiduc dut évacuer Varsovie le 2 juin. Le 4, les Russes se déterminèrent à se mettre en mouvement ; mais c'était pour rendre moins éclatants les désastres des Autrichiens. Par un accord tacite ou consenti, toutes les places évacuées par l'archiduc étaient remises aux Russes. Ceux-ci ne s'avançaient que pour arracher aux Polonais les fruits de leurs victoires.

Mais le symptôme le plus effrayant de la guerre de 1809 fut le système insurrectionnel organisé par la diplomatie de Vienne et de Berlin, et soldé par l'or de l'Angleterre. Les populations rustiques dans le Tyrol n'avaient accueilli qu'avec répugnance la domination bavaroise qui leur avait été imposée par le traité de Presbourg, soit qu'ils regrettassent sincèrement le gouvernement de l'Autriche, soit qu'ils fussent irrités de voir qu'on eût disposé d'eux sans leur consentement.

On n'eut pas de peine à tirer parti de colères qui ne demandaient qu'à faire explosion.

Le pays se trouvait dans un état général de fermentation, et l'in-



surrection n'attendait qu'un signal pour éclater. Le principal meneur des assemblées populaires était un aubergiste, nommé André Hofer, remarquable par sa force corporelle.

Aux premiers bruits de guerre, il s'était rendu à Vienne, et les actes de cruauté qui signalèrent bientôt son retour, montrèrent quelles étaient les instructions qu'il avait reçues. Le 8 avril, jour où l'armée autrichienne s'apprêtait à traverser l'Inn, des feux allumés de distance en distance étincelèrent subitement sur les rochers du Tyrol et du Vorarlberg : c'était, selon la coutume des anciens montagnards, le signal de la prise d'armes. En un instant l'insurrection fut générale.

La Bavière, mal instruite de la situation des esprits, n'avait dans le Tyrol que cinq bataillons dispersés dans différentes villes et quelques centaines de chevaux. Napoléon lui-même, ayant toute confiance dans la fidélité des habitants, faisait traverser le pays par quatre mille conscrits divisés en deux colonnes.

Tout-à-coup les Bavaois, pleins de sécurité, sont assaillis par des multitudes d'insurgés : partout ils sont massacrés. A Inspruck, quinze cents Bavaois sont assiégés par vingt mille paysans, et succombent après une résistance désespérée.

Dans les montagnes, une des colonnes françaises, voyageant avec tranquillité, fut surprise et enlevée ; l'autre se défendit avec énergie, se fit jour et se retira sur Trente. Au bout de quatre jours, il n'y avait plus dans le Tyrol un soldat étranger.

L'aubergiste Hofer fit son entrée à Inspruck.

A la première nouvelle de ces succès accourut le général autrichien Chasteler qui prit le commandement des Tyroliens, les organisa militairement, envoya des détachements vers Munich et la Lom-

bardie, pour se mettre en communication avec les armées autrichiennes d'Allemagne et d'Italie, tandis que lui-même allait rejoindre l'archiduc Jean.

Mais il fit retraite en même temps que lui à la nouvelle de la bataille d'Eckmühl, et reparut dans le Tyrol où venait de pénétrer le maréchal Lefebve à la tête d'un corps de Bavaois.

Chasteler ne put tenir long-temps contre lui ; les Autrichiens furent chassés du pays : les Bavaois entrèrent à Inspruck le 19 mai, et la junte insurrectionnelle déclara se livrer à discrétion au roi de Bavière. Le Vorarlberg se soumit également.

Mais partout le système insurrectionnel, alors prêché par les rois, se révélait par de nouvelles tentatives. Le 3 avril, Katt, officier prussien, appela la population aux armes, enrôla quelques mécontents auxquels se joignirent plusieurs membres de sociétés secrètes, et s'approcha de Magdebourg, où il avait des intelligences. Poursuivi par les troupes Westphaliennes, il gagna la Bohême.

Le roi de Prusse alors fit mine de le désavouer, en rappelant l'exécution des lois qui défendaient tout enrôlement secret. Mais en même temps, un des chefs les plus influents des sociétés secrètes, Grüner, était nommé directeur de la police de Berlin.

Aussi les officiers prussiens savaient-ils bien à quoi s'en tenir sur les sentiments du roi, et les plus osés se conduisaient-ils en conséquence. Le major Schill sortit publiquement de Berlin à la tête de cinq cents hussards de son régiment, et fut rejoint par trois cents hommes d'infanterie légère.

Espérant entraîner les Saxons, il marcha sur Wittemberg ; mais les Saxons le repoussèrent ; il se dirigea de là sur Magdebourg, où les Westphaliens ne l'accueillirent pas mieux ; il se rejeta sur le Bas-Elbe, recrutant sur sa route d'anciens soldats, des déserteurs, des vagabonds et même des prisonniers, et prenant le titre de général au service prussien. Le roi le désavoua publiquement tout en faisant pour lui des vœux secrets. La Prusse en était réduite à n'employer que des guérillas qu'elle n'osait appuyer.

Une insurrection plus grave encore se préparait en Westphalie : elle avait pour chef Doernberg, aide-de-camp du roi Jérôme, et colonel des chasseurs de sa garde. Apprenant que dans plusieurs parties du royaume, les habitants avaient pris les armes, le roi ordonna à

Doernberg de marcher contre les révoltés. Celui-ci se crut découvert, prit la fuite, alla se mettre à la tête de l'insurrection, et se présenta bientôt devant Cassel, suivi de vingt mille paysans.

Jérôme n'avait auprès de lui que deux mille soldats westphaliens : il les fit sortir de la ville, et en dépit des exhortations de Doernberg, ces troupes répondant à la confiance royale, dispersèrent les bandes insurgées ; Doernberg, se retira en Bohême auprès du duc de Brunswick, fils de celui qui avait succombé à Iéna.

Ce dernier, qui se présentait comme généralissime de toutes les forces insurrectionnelles, avait organisé à Nachod un corps composé en grande partie de Prussiens.

On les appelait *les chasseurs noirs* : leur uniforme sombre était surchargé d'emblèmes de la mort, destinés à épouvanter leurs ennemis, et qui ne pouvaient en réalité faire peur qu'aux enfants.

Dans sa folle confiance, Brunswick s'imaginait qu'il n'avait qu'à se montrer pour entraîner tous les peuples à sa suite : il fut vite détrompé. Le général Thielmann marcha contre lui, et les chasseurs noirs régagnèrent en fuyant la Bohême.

La facile dispersion des insurrections menaçantes ne servit en cette occasion qu'à tromper Napoléon sur leur véritable sens, et sur les périls sérieux qu'elles présageaient.

Il croyait que c'était la mauvaise volonté des princes qui se manifestait en provoquant les coups de main de quelques aventuriers, tandis que c'était le mécontentement populaire qui se signalait par l'élan inconsidéré des plus hardis.

Schill, Katt et Doernberg n'étaient que les avant-coureurs des grandes armées nationales qui s'organisaient en secret, et comme on ne voyait pas les armées, on considérait les mouvements de ces partisans comme des tentatives individuelles, tandis que leur apparition n'était que le symptôme des ressentiments universels.

Napoléon ne se préoccupait que des armées régulières et les grands triomphes qu'il allait encore obtenir sur elles ne servirent qu'à lui cacher les périls plus sérieux qui le menaçaient.

Bataille de Wagram.

Pendant que l'armée française s'emparait de Vienne, l'archiduc Charles réunissant à ses troupes les restes des corps de Ailler, des archiducs Louis et Maximilien. était venu prendre position sur la rive gauche du Danube, en face de la capitale, dans la plaine de Marckfeld et sur les sommets du Bisamberg.

Son armée, déjà forte de quatre-vingt-dix mille hommes, allait encore se renforcer de toutes les milices de la Bohême et de la Hongrie ; et de nouveaux mouvements en Tyrol pouvaient gravement compromettre l'armée française. L'Empereur comprit les dangers de l'attente : il résolut de reprendre l'offensive et d'aller chercher l'ennemi au-delà du Danube.

Deux points furent choisis pour le passage du fleuve ; le premier au village de Nüssdorf, à une lieue ou-dessus de Vienne, où le fleuve est resserré dans un seul bras de cent quatre-vingts toises ; le second, à deux lieues au-dessous de Vienne, où le Danube se divise en plusieurs branches.

Le 13 mai, les travaux commencèrent, à Ebersdorf, sous les ordres de Masséna ; à Nüssdorf, sous ceux de Lannes. Mais sur cet dernier point, un détachement de cinq cents hommes qui avait traversé le fleuve pour protéger la construction du pont, ayant été taillé en pièces par les Autrichiens, on dut renoncer à toute tentative : on se rabattit sur Ebersdorf.

A cet endroit, il fallait traverser un premier bras du Danube,

large de deux cent quarante toises, un second bras de cent soixantedix toises, séparé du premier par un petite île, enfin un bras de quinze toises.

On atteignait alors l'île Lobau ayant huit mille toises de tour. Entre cette île et la rive gauche était un quatrième bras de soixantedix toises. C'est là que Napoléon entreprit de franchir le fleuve, en face d'une armée formidable.

Dès le 18, les matériaux nécessaires étant réunis, la division du général Molitor passa avec des bateaux dans l'île Lobau, dont l'étendue permettait à l'armée de s'y rassembler tout entière.

Le lendemain, les ponts couvraient les trois premiers bras ; le 20, un dernier pont joignit l'île Lobau à la rive gauche ; les troupes commencèrent à passer : elles débouchaient dans une petite plaine dont les villages d'Aspern et d'Essling formaient les extrémités ; le premier à mille toises du pont sur la gauche, le second à quinze cents toises vers la droite.

Bâti en pierre, garnis de jardins et de terrasses, entourés de petites levées de terre, ces deux villages formaient des positions importantes pour appuyer les mouvements d'une armée, et se présentaient comme deux forteresses naturelles. Les Français s'y établirent. Plus à droite, et à trois cents toises de la rive, est le bourg d'Enzersdorf.

Le 21 au matin, toutes ces positions étaient occupées par les divisions Molitor et Boudet, et par le général Lasalle avec sa cavalerie. Au-delà des villages est un coteau à pente douce, qui s'étend entre les deux hameaux de Raschdorf et de Bisamberg, et termine l'horizon dans cette direction.

Cependant on ne savait encore quelle était la position de l'ennemi : pendant la nuit, les rapports furent contradictoires. Sur les hauteurs lointaines du Bisamberg, on voyait bien briller quelques feux ; mais ni leur nombre ni leur éclat ne pouvaient faire présumer la présence d'une grande armée.

Plus près cependant des divisions françaises, et sur leur front, on distinguait à l'horizon une bande pâle et blanchâtre d'environ une lieue de longueur ; c'était le reflet de feux nombreux que l'élévation du terrain empêchait de voir.

Quelques généraux jugèrent que l'armée entière de l'archiduc était en présence. L'empereur voulant s'en assurer par lui-même, monta à cheval le 21 au point du jour. Mais la cavalerie légère de l'ennemi inondait la plaine ; il fut impossible de rien savoir.

Dans l'incertitude, Napoléon courut aux ponts pour presser le passage ; il ne s'exécutait que lentement, les travaux ayant beaucoup perdu de leur solidité par une crue subite du Danube, qui pendant la nuit s'était élevé de plusieurs pieds.

Vers une heure, la division d'infanterie de Legrand et celle des cuirassiers du général Espagne étant arrivées sur la rive gauche, Napoléon avait autour de lui vingt-quatre mille fantassins et cinq mille cinq cents cavaliers, lorsque tout-à-coup le rideau de cavalerie qui masquait l'ennemi s'étant replié, on vit apparaître les Autrichiens au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes, s'avançant sur cinq colonnes et traînant deux cent vingt pièces de canon. En même temps des ruptures survenues aux ponts arrêtaient les renforts qui s'avançaient.

Napoléon, surpris par des forces trois fois plus nombreuses que les siennes, résolut d'opposer une défense désespérée.

Masséna, avec la division Molitor, fut chargé de la défense d'Aspern ; Lannes de celle d'Essling avec la division Boudet.

Les cuirassiers d'Espagne et la cavalerie légère de Lassalle, réunis sous le commandement de Bessières, occupèrent l'intervalle entre les deux villages ; la division Legrand fut placée en réserve pour empêcher l'ennemi de cerner Aspern et de couper la communication avec les ponts.

Tous les efforts des Autrichiens se portèrent d'abord sur Aspern.

Deux fois il fut pris par eux ; deux fois il fut repris par les Français. De nouvelles forces accoururent, et l'ennemi faisant agir sa formidable artillerie, couvrit de feux le village et la vaillante division qui le défendait.

Molitor, écrasé par les masses qui se succédaient, est forcé d'abandonner une partie du village. Masséna accourt, ramène les soldats, et se plaçant au milieu d'eux regagne le terrain perdu. Vainement les attaques se succèdent, toujours plus acharnées ; la résistance n'est pas moins opiniâtre. La place de l'église avec le cimetière forme la citadelle du village. Là se tient Masséna pendant plusieurs

heures, debout sous trois grands arbres dont les branches volent en éclats, dont l'écorce est labourée par la mitraille.

A Essling, Lannes, attaqué avec non moins de fureur, luttait avec non moins d'énergie, et seul, avec la division Boudet, bravait les efforts d'une armée entière.

Dans l'intervalle occupé par Bessières, l'artillerie ennemie tonnaît avec fureur : des corps considérables d'infanterie et de cavalerie l'appuyaient.

L'Empereur ordonna au maréchal d'attaquer. Bessières s'élança avec ses escadrons et parvient jusqu'aux batteries, dont les artilleurs se sauvent au galop : il se retourne sur l'infanterie, enfonce les carrés, charge la cavalerie, la culbute, disperse le centre de l'ennemi et regagne sa position. Bientôt les Autrichiens se reforment, renouvellent leurs attaques ; Bessières y répond par de vigoureuses charges, sans pouvoir être entamé.

La nuit approchait, et rien n'était encore décidé. L'archiduc voulant à tout prix enlever Aspern, fit marcher jusqu'à ses réserves : la division Legrand accourut ; celle de Molitor était réduite de moitié. Alors se livra un combat terrible : le village écrasé par les boulets, incendié par les obus, fut envahi par les masses autrichiennes ; les Français disputaient le terrain pied à pied, rue par rue, maison par maison ; les jardins, les terrasses, les cours étaient autant d'enceintes meurtrières où les deux partis confondus se donnaient la mort à bout portant, se perçaient à coups de baïonnette ou s'assommaient à coups de crosse.

On faisait ressource de tout ; on se retranchait derrière les pans de mur, derrière les charrettes, les herses, les charrues. C'était un pêle-mêle général, une sanglante cohue, un horrible massacre au milieu de maisons démantelées et de débris fumants.

Au plus épais des combattants s'agitait Masséna ranimant ses troupes harassées et leur donnant l'exemple de la plus intrépide bravoure. Enfin, la nuit venue, les Autrichiens, chassés de toutes les maisons, évacuèrent le village ; deux bataillons cependant, plus opiniâtres et mieux retranchés, demeurèrent en possession de l'église et du cimetière.

A cette époque de l'année, il n'y a que peu d'heures d'obscurité. L'empereur les employa à faire réparer les ponts. Les troupes purent

reprendre le passage. L'archiduc, de son côté, avait été renforcé par les réserves de son arrière-garde ; les combats d'avant-postes recommencèrent à deux heures du matin : les bataillons autrichiens restés dans Aspern, en furent chassés par Masséna.

A quatre heures, toute l'armée ennemie s'ébranla : Napoléon ne pouvait encore disposer que de cinquante mille hommes ; les Autrichiens étaient près de cent mille. L'archiduc, en même temps qu'il renouvelait avec vigueur ses attaques sur Aspern, étendait ses ailes afin de déborder ses adversaires ; ce mouvement affaiblissait son centre.

C'était le moment pour Napoléon de renouveler une manœuvre qui lui avait tant de fois réussi, en se jetant sur les points dégarnis pour couper en deux la ligne ennemie.

Il venait d'apprendre que le corps du maréchal Davoust commençait à passer le Danube : ce renfort pouvait lui assurer la victoire. Une attaque générale fut ordonnée.

Lannes, à la tête des grenadiers d'Oudinot et des divisions Saint-Hilaire et Boudet, devait se porter sur le centre. Bessières l'appuyait avec sa cavalerie ; Davoust débouchait par Essling sur la gauche de l'ennemi, Masséna par Aspern sur sa droite.

Tous ces mouvements, exécutés avec une admirable précision, furent suivis des plus heureux résultats, et le centre de l'ennemi recula en désordre ; ses communications allaient être coupées, et quelques efforts de plus achevaient la victoire, lorsque l'on apprend que les grands ponts communiquant de la rive droite à l'île Lobau sont rompus ; le corps de Davoust est arrêté, Napoléon se trouve encore une fois séparé de la plus grande partie de ses forces, et les munitions commencent à manquer.

Bientôt l'archiduc s'aperçut que le feu des Français se ralentissait : il reprit vigoureusement l'offensive ; les villages d'Aspern et d'Essling devinrent encore le centre de combats meurtriers ; pris et repris plusieurs fois, ils restèrent définitivement aux Français.

Chacun sentait l'importance de ces positions, qui assuraient à l'armée impériale la communications avec l'île Lobau, le pont qui la joignait à la rive gauche étant resté intact.

Le combat ne cessa qu'à neuf heures du soir. De part et d'autre,

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS